

Les animaux fabuleux



Au Moyen Âge, seuls les lettrés, cosmographes, encyclopédistes transmettent aux clercs et aux laïcs une vision globale du monde connu, inspirée de la philosophie antique et des textes bibliques. La créature fabuleuse est l'œuvre de Dieu, au même titre que les autres. Cependant, elle est inférieure à l'homme car elle n'a pas de raison; seuls ses instincts la guident. Elle est même au-delà de toute catégorie connue, car on ignore sa nature véritable qui est inventée de toutes pièces. Elle va servir néanmoins, comme les autres animaux, d'images nécessaires au dévoilement du mystère de Dieu. Elle devient un des symboles de reconnaissance de la vérité des Évangiles et de la Bible. Car elle est dans le texte sacré. Il n'est donc pas question de remettre en cause son existence. Elle est un miroir des aspects les plus souterrains du monde. Sa fonction est de mettre à nu les secrètes modalités de l'être pour aider l'homme à progresser vers une humanité pleine et entière.

Le christianisme a peu inventé de créatures étranges. Il en hérite, le plus souvent, des cultures grecques, égyptiennes, sumériennes. Il a su les récupérer pour une grande leçon biblique ou un enseignement moral. Accepter l'existence d'un monstre exige cependant une conscience capable de se détacher du visible (on ne rencontre pas tous les jours une serre, une licorne ou un dragon au coin d'un bois, même s'il est fréquent d'apercevoir des sirènes, en mer...) et d'accepter sans partage la parole de Dieu et les lois qui en découlent. Les clercs voient dans les animaux fabuleux une collection de portraits mouvants. Au cours des siècles, ces animaux changent souvent de formes et de symboles avant de se fixer définitivement dans une image ou une interprétation.

Cependant, certains animaux fabuleux semblent avoir une histoire car on trouve leur représentation partout sur la terre. C'est le cas de la licorne et du dragon, qui ont enchanté la pensée du Moyen Âge et la nôtre, peut-être, encore...

Barthélemy l'Anglais
*Livre des propriétés
des choses*
Fin XIV^e-début XV^e siècle
BNF, Manuscrits,
français 22531, f. 324

Le merveilleux [...] participe obscurément d'une sorte de révélation générale. Le merveilleux est toujours beau; n'importe quel merveilleux est beau, il n'y a même que le merveilleux qui soit beau.

André Breton, *Manifeste du surréalisme* (1924)

Monstres et hybrides

La création d'animaux étranges obéit à des motivations psychologiques complexes. Elle est le fruit d'un mélange inconscient de désirs et d'angoisse. « C'est bien le sommeil de la raison qui engendre les monstres », affirmait Goya. L'hybride ou le monstre peut aussi naître d'une contemplation de la nature, des nuages, des ombres sur le sol, de taches sur un mur. Léonard de Vinci, dans ses *Carnets*, écrit qu'il encourageait un élève à observer la nature car elle recelait des compositions extraordinaires, des batailles d'animaux, des paysages et des monstres, « des diables et autres choses fantastiques ».

Les auteurs du Moyen Âge ne s'appuient pas sur l'observation de la nature afin de décrire les animaux. Ils se réfèrent à l'*Histoire des animaux* d'Aristote, texte redécouvert au XIII^e siècle. Ils lisent aussi Pline l'Ancien dont l'*Histoire naturelle* est pleine de récits extravagants. Quant au *Physiologus*, il abonde en animaux étrangers à l'environnement quotidien des Occidentaux. Lorsque ces textes parlent de la serre, de le caladre, du phénix, de la sirène, du basilic, de la licorne, tout le monde y croit, car ils sont cités dans la Bible.

Le caladre

Oiseau d'une blancheur parfaite, il symbolise le Christ. Il a le pouvoir de prédire la mort d'un malade. Mais :

si la maladie n'est pas parmi les mortelles, le caladre regarde le malade et il rassemble en lui-même toutes les infirmités de celui-ci, qui s'envole dans les airs en direction du soleil, et là il brûle toutes les infirmités du malade et les disperse, et c'est ainsi que le malade est guéri.

Pierre de Beauvais, *Bestiaire*, XIII^e siècle

Le basilic

Il est emplé de venin à tel point que celui-ci ressort à l'extérieur du corps et brille sur sa peau. ; même sa vue et l'odeur qu'il exhale sont chargées de venin qui se répand aussi bien loin que de près : il en corrompt l'air, et fait crever les arbres ; et le basilic est tel que de son odeur, il tue les oiseaux dans leur envol, et que de sa vue il tue les hommes quand il les regarde.

Brunetto Latini, *Libre du Trésor*, XIII^e siècle



Le monstre

Le monstre est un animal présentant des anomalies graves : un cheval à huit pattes ou un canard à trois becs.

Si l'étymologie du mot « monstre » vient du latin *monstrum*, dérivé de *monere* qui signifie « faire penser, attirer l'attention sur », *monstrum* reste un terme du vocabulaire religieux désignant un prodige avertissant de la volonté des dieux, un signe à déchiffrer.

Le monstre est donc un signe divin, une chose incroyable. Ce n'est qu'au XI^e siècle que le mot désignera des êtres mythologiques ou légendaires. Il est également appliqué, à la même période, aux hommes qui possèdent un physique effrayant, un homme, par exemple, défiguré par la peste.



Guiart des Moulins

Bible historiale

Début XIV^e siècle

BNF, Manuscrits, français 10, f. 452 v^o

Guiart des Moulins traduit *L'Histoire scolastique* de Pierre le Mangeur sous le titre de *Bible historiale*. Cette œuvre est une compilation d'histoire religieuse, qui commence au paradis terrestre pour se terminer à l'Ascension du Christ. L'auteur reprend ici l'épisode célèbre de Jonas. La baleine est le symbole du monstre par excellence, à la fois signe divin et animal aux proportions gigantesques.

Pline l'Ancien pensait que chaque animal terrestre avait un équivalent sous la mer. Cette idée est reprise par les auteurs médiévaux. Ainsi, cette baleine ressemble au loup qui hante les campagnes. Ses dents sont carnassières et son œil est mauvais. Il est à remarquer cependant que l'enlumineur a cherché à reproduire la baleine puisqu'il a dessiné sur la tête du monstre une sorte de cratère, orifice par lequel le cétacé recrache de l'eau.

L'image de Jonas sortant de la gueule du monstre est interprétée comme une préfiguration de la Résurrection du Christ.

L'hybride

L'hybride vient du latin classique *ibrida* signifiant « bâtard, de sang mêlé » et, spécialement, « produit du sanglier et de la truie ». C'est un être composite procédant de la réunion de plusieurs éléments caractéristiques d'espèces différentes comme la serre, la licorne, le dragon, le basilic. Le martichore, par exemple, que Pline situe en Éthiopie, ressemble à un lion rouge à queue de scorpion. Il est très cruel. Son nom en persan signifie « mangeur d'homme ».



Guiart des Moulins

Bible historiale

Début du XIV^e siècle, détail

BNF, Manuscrits, français 160, f. 10 v^o (détail)

Hybride vert ailé, mi-homme mi-bête, ses pattes sont griffues comme celles d'un lion et sa queue ressemble à celle d'un renard. Il porte une capuche. Le vert est la couleur du diable.



Guiart des Moulins

Bible historiale

Début du XIV^e siècle

BNF, Manuscrits, français 160, f. 140 (détail)

Hybride rouge à tête d'homme encapuchonné, ses ailes ressemblent à celles d'une chauve-souris. Il a des pattes griffues et une longue queue. Sa bouche est cernée de petites dents pointues comme celles des vampires.

La serre

Il existe une bête que l'on nomme serre, dont le gîte ne se trouve pas sur terre, mais au fond de la vaste mer ; cette bête n'est pas de petite taille, mais au contraire son corps est très volumineux ; elle possède de grandes ailes. Quand elle voit des nefs et des dromons faire voile sur la mer, elle déploie ses ailes au vent, et fait voile de toute la vitesse dont elle est capable en direction du navire.

Guillaume le Clerc de Normandie, *Bestiaire divin*, XIII^e siècle

Un hybride insaisissable : le dragon

Son éternuement projette de la lumière, ses yeux ressemblent aux paupières de l'aurore. De sa gueule jaillissent des torches, il s'en échappe des étincelles de feu. Ses naseaux crachent de la fumée, comme un chaudron qui bout sur le feu. Son souffle allumerait des charbons, une flamme sort de sa gueule. Sur son cou est campée la force, et devant lui bondit la violence [...] Sur la terre, il n'a point son pareil, il a été fait intrépide. Il regarde en face les plus hautains, il est le roi sur tous les fils de l'orgueil.

Livre de Job, XLI, 9

Le mot dragon vient du grec *drakôn*. Il est employé à Athènes comme nom propre et apparenté au verbe *derkesthai* qui signifie « regarder fixement ». Le mot est passé en français avec le sens d'animal fabuleux au regard fixe. Il symbolisera très vite le démon dans l'iconographie chrétienne (xii^e siècle). C'est l'animal le plus impressionnant du bestiaire médiéval, qui le définit souvent comme le plus grand des serpents, comme la « plus grande bête de toute la terre ». Animal hybride par excellence, il a inspiré les enlumineurs qui ne parviendront cependant pas à le figer dans une forme fixe et déterminée. Il crache du feu, du froid, de l'acide ou des éclairs, et fait parfois des étincelles. Il est représenté généralement comme un reptile ailé. Ses variantes sont multiples. Il peut avoir une tête de cheval, une queue de serpent, de grandes ailes et deux pattes griffues. Sa tête est parfois ornée de cornes longues, semblables à celles des bois du cerf. Ses yeux sont toujours démoniaques. La tradition chrétienne n'a pas inventé le dragon. Elle en hérite des cultures grecques antiques, transmises par Hésiode, Aristote ou Plin. Mais aussi des cultures orientales et celtes. Elle a intégré la peur du dragon en transformant sa signification. Il devient le symbole de tout ce qui est opposé au christianisme, de la barbarie, de la bête maléfique, incarnation de Satan dont triomphent avec éclat les saints et les martyrs, saint Michel, saint Georges, sainte Marthe ou saint Clément. Plus tard, le preux chevalier le combat dans une épreuve initiatique, étape nécessaire sur le chemin de la vertu, de la pureté et de l'amour. Outre le héros vaillant, le dragon craint par-dessus tout la panthère, dont l'odeur suave le fait fuir.

Cet animal fabuleux a laissé son empreinte dans toutes les civilisations. Chez tous les peuples du Nord, il symbolise la vaillance et la puissance. C'est pourquoi Guillaume le Conquérant avait orné de dragons ailés la proue de ses bateaux lors de la conquête de l'Angleterre, imitant en cela le roi norvégien Sigurd Norgruissen et ses ancêtres les Vikings. En Chine, le dragon est vénéré comme un animal céleste, gardien des eaux, crachant le feu. À la fois yin et yang, il réunit les principes opposés de l'univers : le feu et l'eau, le ciel et la terre. Il fait partie des mythes fondateurs de la civilisation chinoise, et est souvent à l'origine des dynasties impériales. Il reste l'emblème de deux pays, le pays de Galles et le Bhoutan.



Grandes Heures d'Anne de Bretagne
Tours, vers 1503-1508
BNF, Manuscrits, latin 9474, f. 185 v°
Saint Lifard



Secrets d'histoire naturelle
Centre-ouest, vers 1480-1485
BNF, Manuscrits, français 22971, f. 15 v°
Licorne et crocodile en Egypte. La licorne trempe sa corne dans la rivière pour la purifier.



Un ancêtre, la licorne ou l'unicorne

Cette bête a tant de témérité, elle est si agressive et si hardie, qu'elle s'attaque à l'éléphant; c'est le plus redoutable de tous les animaux qui existent au monde.

Guillaume le Clerc, *Bestiaire divin*, XIII^e siècle

La licorne est l'animal fantastique dont on trouve les traces les plus anciennes. Son apparition pourrait remonter à l'époque paléolithique.

C'est Ctésias, au IV^e siècle avant J.-C., qui fait entrer la licorne dans la littérature. Sa description sera reprise par Aristote, Pline, et par la plupart des auteurs de bestiaires médiévaux. Pline écrit : « L'unicorne a le corps du cheval, la tête du cerf, les pattes de l'éléphant et la queue du sanglier. » Pour les Grecs, la licorne est un animal sauvage d'une redoutable férocité, car son pied est tranchant et sa corne coupante. Elle figure dans la Bible à cause d'une mauvaise traduction du mot hébreu *re'em* (Livre de Job, XXXIX, 9-10, et Psaumes) désignant, en fait, un bœuf sauvage. Elle y est aussi décrite comme un animal violent et malfaisant.

Au XII^e siècle, la licorne représente le Christ, la pureté, la chasteté. Hugues de Saint-

Victor, Pierre Damien, Albert le Grand l'ont utilisée comme symbole du mystère de l'Incarnation.

L'Église chrétienne reprendra la légende antique selon laquelle il est impossible de capturer une licorne, à moins de l'attirer en lui présentant une jeune vierge. Elle vient alors s'endormir en paix sur ses genoux. Les chasseurs en profitent pour la tuer et prendre sa longue corne. Réduite en poudre, cette dernière a des pouvoirs médicaux et aphrodisiaques.

L'image de la dame à la licorne est l'une des plus répandues au Moyen Âge. À partir du XIII^e siècle, la licorne devient un thème récurrent de l'art. Les tapisseries, les émaux, les coffrets d'ivoire en sont ornés. On la trouve aussi dans les miniatures figurant la Création du monde ou l'arche de Noé. Sa représentation ne changera plus. Elle ressemble désormais à un cheval blanc aux sabots fendus comme ceux d'une chèvre, portant une longue corne torsadée. Parfois apparaît une petite barbiche à son menton. L'essor de l'esprit courtois et le succès du *Bestiaire d'Amours* de Richard de Fournival vont faire évoluer son symbole. La licorne serait le symbole de l' amoureux dont le désir éperdu ne sera jamais satisfait, mais aussi de la chasteté et de la pureté du sentiment.



Bible
Chartres, milieu du XII^e siècle
BNF, Manuscrits, latin 116, f. 74

L'initiale A, au début du livre de Judith, est envahie de feuillages entrelacés, de lignes sinueuses élégantes, d'un étrange oiseau-dragon multicolore. Dans la marge, un combat entre l'aigle et le dragon, symbole de la lutte du Bien et du Mal. C'est l'aigle qui tient le dragon dans son bec, vainqueur certain du monstre hybride.



Livre des simples médecines

XV^e siècle

BNF, Manuscrits, français 12322, f. 188

Ce livre traitant des substances naturelles qui servent à soigner ou à soulager les maladies fut écrit par le médecin italien

Mattheus Platearius. Sur cette magnifique planche, deux légendes sont réunies : celle de la licorne et de la vierge, ainsi que celle de sa corne, purificatrice des eaux empoisonnées. La licorne sera associée, au XIV^e siècle, aux fontaines et rivières.

Quand la lettre devient espace d'hybridation

La lettre ornée rythme la lecture des livres manuscrits jusqu'au XII^e siècle. Elle permet au clerc qui est en train de lire à haute voix (la lecture silencieuse n'est pas encore généralisée) de respirer, de ponctuer le texte. Outre son utilité pratique, elle a également une valeur décorative. Lorsque des animaux sont introduits dans l'ornementation, ils prennent aussitôt une valeur symbolique.

Au XII^e siècle, une certaine liberté voit le jour. Chaque scriptorium, chaque enlumineur propose ses propres créations. Tout s'enchevêtre à l'intérieur de la lettre, des têtes de dragons, de loups, de chiens, des becs et des griffes. Les animaux extraordinaires font leur apparition, de vrais hybrides impossibles à identifier mais qui suggèrent un monde maléfique, à la frontière de l'univers très codifié et hiérarchisé des hommes et femmes du Moyen Âge.

Cette extraordinaire liberté va laisser place, au siècle suivant, à une standardisation imposée par la demande croissante de fabrication de manuscrits. La sobriété reprend ses droits, et les motifs fantaisistes tendent à disparaître.



Quand la marge devient le refuge de petits monstres

En dehors de la page, des petits êtres hybrides, des singes, des créatures extravagantes, sciapodes et autres Blemmyes, vivent exclus. Dans ces marges-limites, véritables frontières, l'enlumineur laisse aller son imagination en des combinaisons nouvelles et provocantes. Il crée ces images à partir de sa lecture personnelle et volontairement déformatrice du texte. Ces créatures se répondent parfois entre elles, page après page. Il s'inspire aussi des monstres qu'il a pu voir sur les cartes géographiques, monstres qui se trouvent aux confins du monde, au-delà de l'œkoumène, du monde connu et habité. Il reprend également les monstres de la mythologie gréco-romaine et la symbolique des animaux, telle qu'elle est exprimée traditionnellement dans les bestiaires. Toute cette faune fait sens, elle annote le texte, elle le commente, exprimant parfois un désaccord ou un vrai sens de l'ironie. Mais elle ne dépasse cependant jamais la marge. Ces « curiosités » peuvent être considérées comme une vraie *disputatio*, au sens scolastique, une glose imagée dans un monde à l'envers parfois irrévérencieux. La marge est le lieu par excellence de l'ambiguïté. L'enlumineur sait très bien que le travestissement, la profanation, le monde fabuleux des petits hybrides sont essentiels à la perpétuation du sacré. Point de normalité sans monstres, point de force spirituelle sans un soupçon de blasphème.



Heures à l'usage de Théroouanne
Nord de la France, vers 1280
BNF, Manuscrits, latin 14284, f. 18

Ce petit monstre marginal se nomme un grylle. Pline l'Ancien le cite à propos de la caricature d'un certain Gryllos (porcelet). Mais on le retrouve surtout dans les gravures sur pierre fine représentant des êtres dont le corps est composé d'une ou plusieurs têtes. J. Baltrusaitis, dans son ouvrage *Le Moyen Âge fantastique*, explique que les enlumineurs n'ont rien inventé mais qu'ils ont puisé dans la glyptique gréco-romaine toutes les variétés de ces combinaisons hybrides : des têtes à pattes, des têtes à pattes coiffées d'un cou d'oiseau ou des têtes coiffées de quadrupède, des troncs à double face... Quatre, cinq, six visages s'unissent dans un même organisme. Ce bestiaire humain, que même les plus sceptiques des érudits ne se permettent pas d'ignorer, par respect de la tradition reçue, a acquis une étonnante stabilité. Les pères chrétiens et les encyclopédistes médiévaux, d'Isidore de Séville et Pierre le Vénérable jusqu'à Vincent de Beauvais, prélèvent en bloc dans cette galerie hétéroclite. Un trait spécifique (tête de chien, absence de la bouche, oreilles gigantesques, pied unique, etc.) suffit pour construire la carte d'identité de chaque figure. L'incrustation de chaque élément du grylle se fait avec une telle adresse que tous s'incorporent naturellement à l'organisme. « Tout y déborde d'une vie multipliée et trépidante, sans cesse renouvelée, prenant les traits les plus inattendus. Ce sont de redoutables bêtes ayant, de chaque côté, des yeux pour épier, des dents pour mordre » (J. Baltrusaitis). Ici, le grylle est d'une composition complexe : tête de profil, corps de coq casqué. Son heaume représente un chevalier de dos, qui porte lui-même un casque avec un oiseau-dragon. Il affronte un « éléphant » portant sur son dos un château rempli de combattants. Cet éléphant ressemble à un ours à trompe étrange, semblable à une langue de caméléon, loin de la trompe traditionnelle.



L'homme médiéval croit que les mondes périphériques sont peuplés de races monstrueuses, dont la figuration est héritée de l'Antiquité classique et de la mythologie chrétienne. Le récit de voyage raconte des aventures dans un monde connu. Mais plus le voyageur s'éloigne du centre de ce monde, plus le degré de civilisation va en décroissant vers un univers primitif et chaotique. Il explore alors une autre géographie fourmillant de créatures monstrueuses, situées à la limite de l'animalité. Des hordes d'humanité régressive entourent le monde connu. L'Antiquité va fabriquer un vrai catalogue de l'humanité bestiale ; il va se retrouver systématisé dans le récit le plus lu au Moyen Âge après la Bible, *Le Roman d'Alexandre*. L'itinéraire conduit le héros grec de Tyr à Jérusalem pour finir aux Indes. Ces aventures s'enrichissent d'autres épisodes à chaque nouvelle version. Une constante demeure : ce sont les peuples du Sud qui ressemblent le plus aux bêtes. Toutes les permutations possibles entre l'homme et le fauve sont expérimentées. Des greffes sur le corps humain engendrent des êtres en dehors de toute nomenclature : de vrais mutants, comme les *amyctyrae* (hommes avec des lèvres gigantesques qui leur servent de parapluie), les antipodes (qui marchent la tête en bas), les *astomi* (hommes sans bouche qui se nourrissent de l'arôme des fruits), des centaures et satyres, des cyclopes, des cynocéphales, des *epiphagi* (avec les yeux sur les épaules), des femmes à barbe, des hippopotames carnivores, des chauves-souris géantes, des serpents ailés, des hommes fendus jusqu'au nombril... Toutes ces créatures seront reprises par les auteurs des bestiaires humains, les encyclopédistes et les cosmographes. Si le monde est créé par Dieu, pourquoi tous ces monstres ? Il y a trois réponses à cette question. Le climat est la première des causes de l'existence de ces êtres étranges : la zone torride de l'équateur est responsable des déformations de la nature humaine. L'éloignement du centre de la Terre provoque aussi une déshumanisation. En dernier lieu, elles sont la conséquence du péché d'Adam, les rejetons de la création qui appartiennent au chaos. Ces hybrides sont donc la preuve de la punition divine, après le péché originel.



Jean de Mandeville
Voyages autour de la terre
Paris, 1410-1412
BNF, Manuscrits, français 2810, f. 151

Cet ouvrage est une description de la Terre, d'un monde « rond », une synthèse des savoirs antiques et de ceux qui sont parvenus en Occident, grâce aux expéditions en Asie, au XIII^e siècle. C'est à la fois une géographie du monde réel et une géographie d'un monde de légendes, deux univers qui cohabitent, deux cartographies qui reflètent la nature humaine : d'un côté la raison cheminant vers le savoir et de l'autre la quête du merveilleux, du rêve, et le désir de donner corps à l'ineffable et à l'indicible.

La scène se déroule en Égypte. Deux animaux légendaires, le phénix et le centaure, entourent un saint. Ce dernier tourne le dos au phénix, tandis qu'il s'adresse au centaure et semble le bénir. Point n'est besoin de convertir le phénix, puisqu'il est l'image du Christ. Par contre, le centaure, mi-homme mi-cheval, doit recevoir la parole divine.

Le phénix

Il existe un oiseau appelé phénix. Cet oiseau est fait à la ressemblance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a dit dans l'Évangile : « J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre. »

Pierre de Beauvais, *Bestiaire*, XIII^e siècle

C'est à Pline que l'on doit le premier exposé détaillé de la légende égyptienne du phénix. L'oiseau sacré Benu ou Bennou est à l'origine de l'oiseau immortel. Hérodote, Hésiode et Plutarque l'avaient déjà mentionné, mais, pour eux, il serait d'origine éthiopienne. Son plumage est rouge (« phénicie » signifie pourpre en grec). Il est grand comme un aigle. Ses mets favoris sont les larmes d'encens. Tous les cinq cents ans, il construit un nid de brindilles parfumées avec de la myrrhe et s'immole pour renaître trois jours plus tard. Un œuf ou un ver se forme de ses os consumés. Sort alors un nouveau phénix, qui transporte à Héliopolis, sur l'autel du Soleil, les cendres de son père. La tradition chrétienne fait du phénix le symbole de la Résurrection du Christ et de l'immortalité de l'âme.

Le centaure

C'est un hybride puisqu'il est le résultat de l'union entre l'homme et le cheval. Il est athlétique et harmonieux. Il peut être à la fois le symbole de la barbarie et de la sagesse. Il sera repris dans l'imagerie astrologique, puisque le sagittaire est un centaure qui tire à l'arc. Son image est très répandue dans l'art persan. Il est présent dans les marges des manuscrits médiévaux. Il symbolise le paganisme ou l'homme sous l'emprise de ses pulsions animales.



Bernhard de Breydenbach
Pèlerinage en Terre sainte et au Saint-Sépulcre
Mayence, 1486
BNF, Réserve, véliens 769

Doyen de la cathédrale de Mayence, Bernhard de Breydenbach décrit la géographie, la langue, les habitants, les villes des pays traversés. Une grande place est donnée à la zoologie. Les animaux présents sur cette planche ont été « vus en Terre sainte ». Il y figure une girafe, première représentation dans un livre imprimé, un crocodile, un chameau, une salamandre, des chèvres d'Inde et une licorne. On peut s'interroger sur le « personnage » qui tient le chameau. Il est représenté comme un grand singe, ce qui laisse supposer une hiérarchie des êtres humains, les habitants de la Terre sainte étant assimilés à des animaux. Ici, seule la licorne appartient à la catégorie des animaux fabuleux, même si la représentation de la salamandre et du crocodile est assez fantasque.

La salamandre

Cette bête ressemble à un lézard, et son corps est coloré de nombreuses couleurs. Physiologue déclare que si, par hasard, elle tombe dans un feu bien embrasé, ce feu s'éteindra immédiatement.

Cette bête est le symbole des Justes et des hommes de Dieu.

Pierre de Beauvais, *Bestiaire*, XIII^e siècle

La salamandre est une sorte de crapaud à queue. Ses mœurs n'ont rien d'extraordinaire mais sur la foi de quelques « observations », il s'est accumulé des légendes autour d'elle. Il est vrai que lorsqu'elle est blessée ou qu'elle veut se défendre, elle sécrète une matière visqueuse, fort repoussante pour l'odorat et assassine pour les insectes. Pour les Anciens, cette substance s'est transformée en poison. Sa plus fameuse propriété est d'éteindre le feu.

Les récits de voyage voient aussi fleurir d'autres fables, comme celle d'une étoffe faite avec de la soie (ou de la laine) de salamandre, soie blanche, d'une grande souplesse et qui résiste à l'action d'un feu très ardent.



Odéric de Pordenone (1265-1331)
Itinerarium (Livre des merveilles)
Paris, 1410-1412
BNF, Manuscrits, français 2810, f. 106

Les cynocéphales

Odéric de Pordenone est un moine franciscain. Il a vécu longtemps comme un ermite mais ses supérieurs en firent un missionnaire. Il se rend en Asie Mineure, en Chine et au Tibet. Dans son récit de voyage, il raconte que, sur l'île de Nicobar, vivent des êtres hybrides, des hommes à tête de chien. Ils sont représentés ici avec une coiffe de taureau en or ou en argent, symbole de leur dieu. Il poursuit la vieille tradition de l'homme à tête d'animal, très présente dans le panthéon égyptien, dans la mythologie grecque et chez les divinités hindoues.

Marco Polo avait déjà décrit les cynocéphales, indigènes vivant sur une île de l'océan Indien. Ce récit s'inscrit dans la tradition du *Livre des merveilles du monde* dicté en français par Marco Polo, en 1298, au retour de son long périple au Moyen-Orient. Il raconte, dans un texte étrange et fascinant, l'histoire d'un homme qui s'est émerveillé de tout. Rarement un thème séculier eut un tel succès. Les illustrations furent nombreuses.

De même que le texte de Jean de Mandeville, le *Voyage autour de la Terre* (1356), ce récit fera rêver tous les grands navigateurs. L'un et l'autre entretiennent le rêve d'un monde oriental fabuleux, suscitent le désir d'aventures, de découvertes et d'explorations.